

**CRITIQUE, opéra. ANVERS,
Opera Ballett Vlaanderen (du
22 février au 15 mars 2026).
VERDI : Nabucco. D. L. de
Vicente, E. Vesin, M. Roma,
L. Verstaen, V. da Campo...
Christiane Jatahy / Gaetano
Lo Coco**

C'est un triomphe que peu de productions osent
espérer : le *Nabucco* de Giuseppe Verdi
actuellement donné par l'Opera Ballet Vlaanderen
(à Anvers) – et signé par Christiane Jatahy – est
de ceux qui marquent une saison, qui bousculent
les certitudes, et qui finissent dans une tempête
d'applaudissements, le public s'étant
littéralement mis debout comme un seul homme à
l'issue de la représentation, pour une ovation de
longues, très longues minutes. Comment ne pas
céder à une telle vague d'enthousiasme ?

Dès les premières mesures, la fusion est totale entre une
vision scénique d'une intelligence rare et une distribution
vocale de même haute volée. La géniale metteuse en scène
brésilienne **Christiane Jatahy** signe ici une lecture politique
et sensorielle d'une brûlante actualité. Fini le temps des
fresques bibliques poussiéreuses : Jatahy, avec sa patte de

metteure en scène de théâtre, plonge l'opéra de Verdi dans le chaos contemporain des migrations forcées et du fanatisme religieux. La scénographie, conçue avec **Thomas Walgrave** et **Marcelo Lipiani**, est une claque visuelle. Un immense miroir en pente, parfois recouvert d'une fine pellicule d'eau, reflète et démultiplie les corps, créant un vertige identitaire fascinant. Les caméras ne sont pas cachées : elles font partie intégrante du décor, capturant les visages en temps réel pour les projeter sur des écrans, brouillant la frontière entre le collectif et l'intime, entre le présent et le passé. On est saisis, littéralement immergé dans cette foule d'exilés. Les costumes contemporains d'**An D'Huys** ancrent le drame dans notre époque, rendant chaque regard, chaque larme, chaque éclat de rage d'une authenticité déchirante. Jatahy nous tend un miroir, littéralement et figurativement, et nous demande : que ferions-nous face à la chute d'une société ?



Mais un tel écrin ne serait rien sans l'écrin de voix qui l'habite. Et en la matière, nous avons été servis au-delà de toute espérance. Comment ne pas commencer par la révélation de la soirée, la phénoménale **Ewa Vesin** dans le rôle d'Abigaille ? Le rôle est un des plus redoutables du répertoire, une véritable montagne à escalader pour toute soprano. Sa voix, d'une puissance et d'une intensité dramatique rares, n'a jamais sacrifié la ligne de chant sur l'autel de la force brute. Sa présence scénique est animale, impérieuse. On a tremblé devant sa soif de vengeance, on a été ému par les failles de cette « méchante » de l'opéra. Sa maîtrise des aigus percutants et des graves sombres est un exploit qui force l'admiration et arrache des cris dans la salle. Une Abigaille historique, tout simplement.

Face à elle, le tendre Ismaele du ténor **Matteo Roma** a apporté une bouffée de pure beauté vocale. Relégué à un rôle souvent ingrat, il a su, par la beauté de son timbre et la finesse de son phrasé, captiver l'attention dès qu'il paraissait. Son duo avec Fenena est un moment de grâce suspendu dans la tempête. De son côté, le Nabucco du baryton hispano-américain **Daniel Luis de Vicente** offre une prestation de grande classe. Baryton à la prestance royale, il incarne un roi fou de pouvoir puis brisé par la folie, avec une sensibilité et une profondeur rares, délivrant un « *Dio di Giuda* » poignant d'humanité. Le Zaccaria de la basse italienne **Vittorio De Campo** est d'une autorité vocale indiscutable, sa basse puissante résonnant comme un prophète vétéro-testamentaire. Mentionnons également la Fenena touchante de Lotte Verstaen, à la ligne de chant d'une pureté exquise, et la prestation plus que probante des petits rôles, du Grand Prêtre de **Samson Setu** à l'Abdallo d'**Emanuel Tomljenović**, en passant par la douce Anna de **Sawako Kayaki**. Chaque maillon de cette chaîne vocale est solide, contribuant à la perfection de l'édifice.

Et que dire du **Chœur de l'Opera Ballet Vlaanderen** ? Préparé

avec une main de maître par **Jan Schweiger**, il est le véritable héros de cette production. Jatahy en fait un personnage à part entière, le dispersant dans la salle, le faisant chanter depuis les balcons, en brisant le quatrième mur. Le célèbre « *Va, pensiero* » n'a jamais semblé aussi poignant, aussi incarné. Mais le génie de la soirée réside aussi dans la surprise finale : après le traditionnel finale, le chef se retourne et le chœur, disséminé dans le public, entonne à nouveau le chant des esclaves, *a cappella*, dans un souffle qui semble venir de l'âme même de la salle. Un moment de pure grâce, suspendu hors du temps, que le public a accompagné en tremblant.

Enfin, comment ne pas tirer son chapeau et crier notre admiration pour le jeune prodige français au pupitre ? A seulement 29 ans, le chef italien **Gaetano Lo Coco** a réalisé une performance époustouflante. À la tête d'un **Orchestre Symphonique de l'Opera Ballett Vlaanderen** des grands soirs, il a proposé une direction tout feu tout flamme, d'une rigueur et d'une netteté confondantes. Il a sculpté chaque phrase, fait rugir les cuivres comme chuchoter les bois, a empoigné de bout en bout la partition de Verdi avec une énergie juvénile communicative, sans jamais perdre en profondeur. Il est l'étincelle qui a mis le feu à cette partition et a porté l'ensemble vers des sommets.

Alors oui, quand les dernières notes se sont éteintes, après ce second « *Va, pensiero* » volé au silence, le public n'a pas pu rester assis. Une ovation debout, puissante, reconnaissante, a salué le génial travail de **Christiane Jatahy**, la troupe de chanteurs hors pair et le jeune chef phénoménal qu'est **Gaetano Lo Coco**. Ce *Nabucco* anversois est un coup de maître. Il fera date. Si vous pouvez le voir en mai au Luxembourg, n'hésitez pas une seconde... courez-y !



CRITIQUE, opéra. ANVERS, Opera Ballett Vlaanderen (du 22 février au 15 mars 2026). VERDI : Nabucco. D. L. de Vicente, E. Vesin, M. Roma, L. Verstaen, V. da Campo... Christiane Jatahy / Gaetano Lo Coco. Crédit photographique (c) Annemie Augustjins

CRITIQUE, opéra. TOURS, le 3 février 2023. DONIZETTI : Lucie de Lammermoor. Devos, Roma, Sempey, Setti... J. N. Słusarczyk / N. Berlofffa.

A la fin des années 1830, Gaetano Donizetti décida de partir à la conquête de Paris, capitale de la musique où Rossini, monarque absolu, accordait généreusement sa protection à ses héritiers potentiels. Après la disparition de Bellini, et le maestro de Bergame ne laissa pas passer l'occasion, occupant le



devant de la scène au point de susciter l'ire de Berlioz, dénonçant la « dictature » de l'italien. Vaines protestations : saisissant à merveille l'esprit français, Donizetti offrit, en l'espace de cinq ans, une série d'opéras d'un goût et d'un éclat dignes de soutenir la comparaison avec les productions de ses plus illustres rivaux dans la capitale.

Créé au Théâtre de la Renaissance, le 6 août 1839, *Lucie de Lammermoor* est le premier d'entre eux ; révisée et reconstruite avec un soin extrême, déjà ressuscitée à Lyon il y a une vingtaine d'année (avec le trio Dessay / Alagna / Tézier), cette partition n'est pas une simple traduction de la version italienne, mais une adaptation signée par les habiles

Royez et Vaëz. L'intrigue ne change pas, la musique guère plus, mais le déroulement de l'action est minutieusement décrit, clarifié, pour respecter les exigences de la logique. La suivante de Lucie, Alisa, disparaît dans cette nouvelle version au profit de Gilbert, bras droit de Henri à la noirceur d'âme et à la duplicité sans nom. Sur le plan musical, la modification la plus importante intervient à l'acte I, où le mélancolique air de Lucie « *Regnava nel silenzio* » est remplacé par un air virtuose, plus avare de sentiments, mais hérissé d'acrobaties pyrotechniques, comme les aimait le public parisien d'alors. Par-delà cette substitution, c'est tout le profil vocal de Lucie qui change : arrachée au climat passionnel du romantisme italien, elle se rapproche, par la légèreté de son écriture, des figures créées par Auber et, bientôt, par Delibes et Thomas... les deux compositeurs fétiches de la Lucie retenue à Tours par Laurent Campellone, la soprano wallonne Jodie Devos, qui n'a que Sabine Devieilhe comme rivale dans les rôles de Lakmé et Ophélie !

**A Tours, Jodie DEVOS chante sa
première Lucie**



Et après avoir été justement une Lakmé d'exception sur cette même scène du Grand-Théâtre de Tours, **Jodie Devos** convainc sans peine dans cette nouvelle prise de rôle, avec des sonorités de bout en bout aériennes, jusqu'à une folie d'une transparence toute cristalline. L'on aurait peut-être l'entendre tenir ses suraigus plus longtemps, mais brouille que cela au regard de sa superbe composition vocale et scénique. Las, **Matteo Roma** n'était pas au meilleur de sa forme en cette soirée de première, après avoir été souffrant quelques jours plus tôt sans qu'il n'y ait d'annonce de faite à ce sujet. En plus d'un beau timbre, il fait preuve de beaucoup de vaillance dans le rôle d'Edgar, mais la ligne de chant n'est pas stabilisée ce soir, avec des « baisses de régime » à certains moments (scène finale), et une prononciation du français qui demeure perfectible (les « u » prononcés comme des « ou »). On languit de le retrouver dans de meilleures conditions vocales, car il est par ailleurs un chanteur rossinien d'exception, comme il nous l'a prouvé à maintes reprises. Grand habitué du rôle (en italien), **Florian**

Sempey (Henri) fait valoir ses habituels atouts : le grain du timbre, la puissance de la projection, une prononciation idéale, une présence souveraine. Il canalise par ailleurs, mieux que certaines autres fois, ses généreux moyens pour respecter le style de la partition. Dans la nouvelle version, le rôle de Raymond se retrouve fort réduit, mais **Jean-Fernand Setti** ne manque pas d'y faire impression, tant par sa stature de colosse que par sa voix aux graves profonds et sonores et au registre aigu superbement projetés. **Kévin Amiel** campe un fier – et amoureux – sir Arthur, mais marque moins les esprits que son jeune confrère **Yoann Le Lan** qui fait sensation, dans le rôle du méchant Gilbert, par la conjugaison d'une voix claire superbement timbrée, magnifiquement projetée, et au superbe phrasé. Enfin, très bien préparé par leur nouveau chef, le britannique **David Jackson, le Chœur de l'Opéra de Tours** ne mérite que des louanges pour sa précision et sa musicalité jamais prises en défaut.

Confiée à l'homme de théâtre italien **Nicola Berloff**, la mise en scène est typique de ces productions passe-partout qui pourrait s'adapter à toute une flopée d'ouvrages du répertoire, mais l'on préfère cent fois cela aux relectures hasardeuses et nombrilistes qu'on est contraints de subir. Et c'est comme d'habitude avec l'italien, de la belle ouvrage – soucieuse d'esthétisme et d'élégance – qu'il offre au regard. Les superbes costumes conçus par lui-même permettent de situer l'action à l'époque du livret, tandis que la scénographie imaginée par **Andrea Belli** se résume sobrement à trois cloisons blanches et amovibles, auxquels sont adjoints quelques accessoires modernes. La direction d'acteurs est également assez discrète, sans être totalement absente non plus... Rien de mémorable, donc, mais la soirée file au moins sans heurt, et peut-être Berloff aura-t-il le temps de peaufiner son travail quand la production sera reprise à l'Opéra de Québec, maison coproductrice du spectacle...

En fosse, dirigeant son premier opéra après avoir remporté de

nombreux concours internationaux, la jeune cheffe polonaise **Joanna Natalia Slusarczyk** ne convainc pas tout à fait, la phalange tourangelles ne rendant pas toujours justice – sous sa conduite – à la flamme, au dramatisme, et au souffle d'une partition qui n'en manque pourtant pas !

CRITIQUE, opéra. TOURS, le 3 février 2023. DONIZETTI : Lucie de Lammermoor. Devos, Roma, Sempey, Setti... J. N. Slusarczyk / N. Berloff. Photos (c) Marie Pétry.

Teaser vidéo : Lucie de Lammermoor (en VF) à l'Opéra de Lyon (2002) :
